

# L'Empire « libéral » s'effondre. Enfin. | Dr Andrey Ivanov

La fin de l'hégémonie américaine marque également le dernier clou dans le cercueil du libéralisme naïf. Non pas les philosophies éloquentes de Mill, Locke ou Tocqueville, mais ce que 80 ans de déformation hollywoodienne ont transformé en « lutte pour la liberté ». Aujourd'hui, je m'entretiens avec Andrey Ivanov, consultant en stratégie en Nouvelle-Zélande et animateur de podcast. Liens d'Andrey : Business Games : <https://www.business-games.ai> Business Games sur X : <https://x.com/BusinessGamesAI> Quelques épisodes : <https://www.business-games.ai/home-teams-and-halos/> <https://www.business-games.ai/propaganda-at-its-most-innocent/> <https://www.business-games.ai/ny-times-disinformation-central/> Neutrality Studies sur Substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Donations : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00 Introduction et présentation de l'invité 00:00:27 Racines soviétiques et évolution politique 00:06:13 Échec du marché après 2008 00:15:23 Incitations académiques et dogme 00:21:30 Cadrage de l'Ukraine et croyance publique 00:28:17 Réécritures médiatiques et récits de guerre 00:41:24 Logique systémique derrière la puissance américaine 00:49:51 Classe de rationalité et rôle de l'État 01:03:37 Où suivre Andrey

## #Pascal

Bienvenue à tous dans Neutrality Studies. Je m'appelle Pascal Lottaz, et aujourd'hui je suis avec Andrei Ivanov, consultant en stratégie en Nouvelle-Zélande et podcaster à ses heures. Andrei, bienvenue. Merci.

## #Andrey Ivanov

Merci beaucoup, Pascal. Je vous écoute depuis longtemps, mais c'est la première fois que j'appelle.

## #Pascal

Merci beaucoup d'avoir appelé, c'est l'occasion de parler un peu de vous. On a déjà eu un bon échange, et vous m'avez expliqué que vous aviez vécu beaucoup d'expériences qui apportent un éclairage très intéressant sur la situation géopolitique actuelle. D'abord, le fait d'être né en Ukraine, de vivre aujourd'hui en Nouvelle-Zélande, et d'avoir des origines juives. Est-ce que vous pouvez me raconter un peu ce parcours, et comment vous comprenez la situation géopolitique dans laquelle on se trouve aujourd'hui ?

## #Andrey Ivanov

Bien sûr. Alors, je voudrais préciser que je suis né en Union soviétique, parce que la région d'Ukraine où je suis né n'était pas vraiment ukrainienne. C'est dans le sud du pays. Je n'ai jamais entendu parler ukrainien dans la rue, nulle part. Mon grand-père, lui, est ukrainien de souche, originaire du centre de l'Ukraine. Il parlait un très bel ukrainien. J'ai étudié l'ukrainien à l'école, mais on parlait tous russe. Donc, là d'où je viens, les Ukrainiens, on se considérait plutôt comme soviétiques, je dirais. Et depuis la chute de l'Union soviétique, surtout ces dix dernières années, je réfléchis de plus en plus à tout ça. Je pense que je me sens soviétique, plus que vraiment ukrainien.

En ce qui concerne mes origines, elles sont très variées. Il y a des racines juives, des racines ukrainiennes, et aussi de très fortes racines allemandes, qui remontent jusqu'à la Prusse et à Mayence. Et apparemment, il y avait même un révolutionnaire français qui, à une époque lointaine, est parti en Russie et qui a été, d'une manière ou d'une autre, impliqué dans... Et il y aurait aussi, semble-t-il, des origines roms. Donc c'est vraiment... Encore une fois, si vous connaissez un peu le sud de l'Ukraine, vous savez que cette région est un vrai carrefour de cultures. Voilà pour les origines ethniques. En ce qui concerne... Vous m'aviez demandé la partie politique, c'est ça ? Ah oui, la géopolitique, d'accord. Bon, alors, sur le plan politique, ça a commencé...

## **#Andrey Ivanov**

Probablement dans un camp très libéral. Et pendant très longtemps, j'ai vraiment fait partie de ce camp libéral. La raison pour laquelle nous avons quitté l'Ukraine, au départ, c'est qu'après la chute de l'Union soviétique, tout a commencé à s'effondrer. À cette époque, le service militaire était obligatoire, et mes parents ne voulaient pas que je sois enrôlé. Et puis, au milieu des années quatre-vingt-dix, il n'y avait vraiment aucune perspective en Ukraine. Enfin... c'est encore pire aujourd'hui, mais déjà à l'époque, c'était compliqué. Alors mes parents ont commencé à chercher où partir, et finalement, nous nous sommes installés en Nouvelle-Zélande. Et c'est là que j'ai terminé le lycée.

Je suis allé à l'université d'Auckland, où j'ai étudié l'économie. Et je me suis assez vite retrouvé, disons, dans le camp des libéraux du libre-échange, qui était d'ailleurs la théorie économique dominante dans nos cours. Après ma première licence, je suis parti en Allemagne pour faire un doctorat à l'université de Mannheim. J'y suis resté dix ans, d'abord pour étudier, puis aussi pour travailler. J'ai terminé mes études exactement au moment de la crise financière mondiale, donc en deux mille huit, quand la GFC a frappé. La Grande Crise Financière. Oui, c'est ça, pardon, j'utilise des acronymes et...

## **#Pascal**

Désolé, je... non.

## **#Andrey Ivanov**

Oui, oui, exactement. La crise financière mondiale de deux mille huit, c'était en plein dedans, en fait. Et quand je repense à ce qu'on avait étudié, à la façon dont on nous avait enseigné tout ça, eh bien, en théorie, ça n'aurait jamais dû se produire. Donc, quand on regarde les données empiriques et que la théorie dit que quelque chose ne peut pas arriver, mais que les faits montrent que c'est bel et bien en train d'arriver, on commence à revoir la théorie, pour essayer d'expliquer ces données. Alors j'ai commencé à m'intéresser à d'autres écoles de pensée. Je connaissais un peu l'école autrichienne, keynésienne, et d'autres encore. Mais, tu sais, la théorie classique, c'était celle qu'on étudiait le plus. Et puis j'ai commencé à explorer différentes approches... à chercher ce qui pouvait expliquer tout ça. Et depuis, c'est un peu devenu mon parcours personnel. Mais j'ai quitté le monde universitaire, donc ce n'est pas devenu ma carrière. C'est resté plutôt un passe-temps, quelque chose que je faisais par intérêt. J'ai quitté l'université pour devenir consultant en stratégie.

## **#Pascal**

Tu sais, je suis content que tu aies dit que, quand les faits contredisent la théorie, tu as pris le temps de revoir la théorie et de commencer à la remettre en question, plutôt que de douter de la réalité empirique. Parce que certains économistes font exactement l'inverse. Je n'oublierai jamais cet article dans *The Economist* qui disait que la crise de la dette au Japon était tellement grave qu'elle brisait même les lois de l'économie. Franchement... vous, les économistes, parfois, c'est la théorie avant tout, la théorie avant n'importe quelle preuve concrète. Bon, passons. Alors, quand on regarde la manière dont, surtout en économie — l'économie néoclassique, mais aussi la logique néolibérale — aborde le monde, qu'est-ce que tu t'es dit qu'il fallait revoir après la crise de deux mille huit, cette crise qui a un peu pulvérisé les certitudes qu'on pensait avoir avant ?

## **#Andrey Ivanov**

Euh, les marchés ne fonctionnent pas. Et, ironiquement, c'est... c'est en fait un fait bien connu en économie. C'est juste que les gens ont tendance à l'ignorer un peu. Si on regarde, euh, le principe fondamental, c'est cette idée de primauté du marché libre. Et, de façon assez ironique, on nous enseigne dès le premier cours d'économie les conditions dans lesquelles ce système fonctionnerait et produirait, disons, un résultat bénéfique. Alors, d'abord, le résultat bénéfique dont on parle, c'est l'efficacité. Pas autre chose. Et plus précisément, l'efficacité de Pareto. Donc, la première chose, c'est que les économistes s'intéressent à l'efficacité, pas à un résultat concret, mais à une situation qu'on appelle « efficace au sens de Pareto ». C'est-à-dire, une situation où on ne peut pas améliorer le sort de quelqu'un sans détériorer celui de quelqu'un d'autre.

## **#Pascal**

Oui, l'efficacité de Pareto.

## **#Andrey Ivanov**

Oui, donc on peut très bien imaginer une situation où une seule personne possède absolument tout, et où tous les autres, les huit milliards et demi restants, sont réduits en esclavage. Et ce serait quand même une situation dite « Pareto-efficace », parce qu'on ne pourrait pas améliorer la condition de qui que ce soit sans rendre cette seule personne moins bien lotie.

## **#Pascal**

Exactement. C'est dans la définition même, non ?

## **#Andrey Ivanov**

Oui, exactement. Donc, la première chose, c'est de comprendre que tout ce dont on parle repose sur une erreur de base : on mesure la mauvaise chose. Tout part de là. Le deuxième point, c'est que même pour atteindre cet objectif, les marchés libres ne fonctionneraient vraiment bien que s'ils respectaient entre neuf et douze hypothèses très restrictives : information parfaite, absence de coûts de transaction, un très grand nombre d'acteurs des deux côtés, donc pas de monopoles, et ainsi de suite.

## **#Pascal**

Prévision parfaite. Chaque acteur de l'économie sait exactement quel sera le prix demain. Tout le monde. Et c'est considéré comme normal. Petite parenthèse rapide : j'ai été récemment banni de YouTube. Même si je suis de retour, ça peut très bien se reproduire à tout moment. Alors, pensez à vous abonner, non seulement ici, mais aussi à ma liste de diffusion sur Substack, à l'adresse [pascallottaz.substack.com](https://pascallottaz.substack.com). Le lien est dans la description juste en dessous. Et maintenant, on reprend la vidéo.

## **#Andrey Ivanov**

Oui, et ce n'est pas seulement ça. C'est aussi que, quand on parle d'information parfaite, ce n'est pas juste que vous savez quelque chose. C'est que l'autre personne le sait aussi. Et vous savez que l'autre personne le sait. Et vous savez que l'autre personne sait que vous le savez, et ainsi de suite. En fait, ça va à l'infini... et ça n'arrive jamais vraiment. Donc, si on relâche ne serait-ce qu'une partie de ces hypothèses, les marchés échouent. Il y a des économistes comme Joseph Stiglitz, qui ont eu le prix Nobel en montrant justement ces défaillances du marché. Il y a aussi Akerlof. Ils ont montré que, si on abandonne l'hypothèse d'information parfaite, ou même simplement d'information symétrique — bon, peut-être pas parfaite, mais au moins symétrique — eh bien, le marché ne fonctionne plus correctement.

Dès qu'il y a une asymétrie d'information, tout se dérègle. Ah, et les externalités, c'est un autre gros problème. Pour que les marchés fonctionnent, et que les prix transmettent toute l'information nécessaire, il ne faut pas d'externalités. Tous les bénéfices et tous les coûts liés à une action — que

ce soit consommer ou produire quelque chose — doivent être entièrement intégrés dans ces prix. S'il y a une externalité, comme le tabagisme passif par exemple... Quand vous fumez et qu'il y a d'autres personnes dans la pièce, vous payez pour fumer, vous en assumez le coût, mais en même temps, vous empoisonnez les autres. Et eux, ils n'ont absolument pas pris part à cette transaction.

Et donc, le prix du tabac ne reflète pas ça. Le prix des cigarettes ne prend pas en compte cette externalité. Et on va avoir le changement climatique, et beaucoup d'autres choses, comme la pollution, qui sont aussi des externalités négatives de la production. Dès qu'on ne les intègre pas, les marchés échouent. Donc, en fait, c'est assez intéressant : dans le monde réel, les marchés ne fonctionnent presque jamais comme prévu, parce qu'on n'a jamais une information parfaite. Il y a des acteurs dominants, une forme de monopolisation, et avec le temps, la concentration des industries s'aggrave.

Aujourd'hui, on a tendance à avoir plus de monopoles qu'il y a cent ans. Donc, en gros, comprendre que cet aspect de l'économie est bien plus important que l'absolutisme du libre marché m'a amené à réfléchir à d'autres explications possibles. Et puis, à un moment, je suis tombé sur les écrits de Marx et de Lénine. Leurs idées m'ont parlé, et elles semblaient correspondre beaucoup mieux aux données réelles pour expliquer le fonctionnement de l'économie que tout le reste. À partir de là, j'ai commencé à m'intéresser davantage à ce que Marx écrivait. Et en fait, l'un des points fondamentaux qu'ils avaient compris — et c'est assez ironique — c'est que Marx répondait aux économistes de son époque, à l'économie classique. D'ailleurs, Smith et Ricardo parlaient eux aussi des classes sociales.

Et ils écrivaient aussi... En fait, beaucoup de choses que Marx écrivait, il les empruntait à Smith et à Ricardo. Donc, ce n'est même pas, tu vois, une idée complètement sortie de nulle part. C'était vraiment une évolution de la pensée économique de l'époque. Et un autre point, selon moi, où l'économie néoclassique échoue, alors que les écrits marxistes reflètent davantage la réalité, c'est que l'économie néoclassique part du principe que l'économie et la politique sont deux choses séparées, que l'économie existerait en dehors de la politique. Alors que, dans l'économie néoclassique, on reconnaît quand même que, disons, les monopoles, c'est mauvais, hein, parce qu'ils abusent de leur pouvoir économique et qu'ils nuisent aux consommateurs — bon, ça, c'est le cours d'économie de base, dans n'importe quelle fac d'économie — eh bien, ce qu'ils disent ensuite, c'est que, finalement, ce n'est pas si grave.

On n'a pas besoin de régler ce problème à l'intérieur de l'économie, parce qu'on a un régulateur, et ce régulateur, lui, dépend du politique. Et comme la politique, enfin, on vit dans une démocratie, le régulateur va... D'abord, le gouvernement va voter des lois pour limiter la concurrence, ou plutôt les abus de concurrence des monopoles. Et ensuite, le régulateur va appliquer ces lois parfaitement, sans risque de corruption ni rien de ce genre. C'est pour ça que, dans le monde néoclassique, on dit que les marchés fonctionnent très bien, et que, s'ils ne fonctionnent pas, on peut toujours corriger ça grâce à la démocratie.

Et ça, c'est n'importe quoi. Parce qu'évidemment, on a du lobbying, non ? C'est même institutionnalisé aux États-Unis. Aujourd'hui, on a donc des groupes d'influence, et les monopoles finissent par influencer la politique. Du coup, les lois qui sont votées n'ont rien à voir avec la protection réelle de la population. C'est clairement une logique de classe. C'est fait pour servir les intérêts d'un tout petit nombre de personnes. Et on a même des études universitaires, publiées dans des revues prestigieuses, qui le démontrent. Il y a d'ailleurs une étude de deux mille quatorze, que je peux citer quand j'aurai mes notes sous les yeux, qui dit exactement ça. Et ça, c'est... Oui, vas-y.

## **#Pascal**

Non, je n'ai pas... Vous savez, ce qui est fascinant, c'est que dans le monde universitaire, en réalité, beaucoup de ces mécanismes sont très bien étudiés. Ce n'est pas comme si toute l'université occidentale était aveugle, pas du tout. Ces recherches existent, et ces liens sont analysés. Mais ce que je trouve vraiment fascinant, c'est que, malgré toutes ces preuves, que ce soit en économie ou en relations internationales, on dispose de nombreuses études très solides, très utiles — Siddhita Kushi, par exemple — qui examinent toutes les guerres et les interventions militaires des États-Unis. Tout cela existe déjà.

Mais ce qui est fascinant, c'est que tout ça ne se traduit pas vraiment par des changements dans les programmes, dans la façon dont on enseigne ces sujets. Vous voyez ? On continue à enseigner, par exemple, Économie 101, la macro, la micro, toujours selon la théorie économique néoclassique. On continue à faire passer les étudiants pendant quatre ans à travers ces écoles de pensée que, franchement, à un niveau avancé, beaucoup de gens commencent à remettre en question un peu partout. Et c'est pareil pour les relations internationales. Comment vous l'expliquez, ça ? Qu'au final, malgré toutes les recherches disponibles, on garde encore une vision assez dogmatique du monde dans la manière dont on enseigne ce qu'on considère comme fondamental pour que les étudiants puissent avancer ?

## **#Andrey Ivanov**

Les incitations... donc, en tant qu'économiste, je regarde toujours les incitations — qui a intérêt à faire quoi. Et je vais revenir à votre point. Je vais juste lire un passage à ce sujet. Il y a eu une étude de Martin Gilens et Benjamin I. Page, intitulée \*Tester les théories de la politique américaine : les élites, les groupes d'intérêts et les citoyens ordinaires.\* Et voici ce qu'ils disent — je lis juste un extrait de leur résumé : « L'analyse multivariée montre que les élites économiques et les groupes organisés représentant les intérêts des entreprises ont une influence indépendante importante sur la politique du gouvernement américain, tandis que les citoyens moyens et les groupes d'intérêts populaires ont peu ou pas d'influence indépendante. » Voilà.

## **#Pascal**

Oui. Bienvenue en démocratie. Exactement.

## **#Andrey Ivanov**

Alors, non, d'accord. En ce qui concerne les incitations, il y a deux niveaux d'incitations ici. D'abord, dans la recherche, il y a en fait une incitation à aller à l'encontre du dogme, parce que c'est comme ça qu'on se fait publier. Soit on montre quelque chose qui confirme un résultat d'il y a dix ans — on dit, voilà, ça tient toujours avec les données actuelles — soit on prend une grande théorie d'il y a quelque temps et on dit, non, en fait, j'ai trouvé un contre-exemple, et donc je montre que c'est exactement l'inverse. Et là, on est invité à des conférences, on publie dans des revues prestigieuses, et on fait carrière, voilà.

D'accord, donc c'est pour ça que, dans le milieu universitaire, on peut trouver pas mal d'hétérodoxie. Mais quand il s'agit d'écrire les programmes et de financer tout ça... qui finance, au juste ? Quel est l'intérêt ? Bon. En réalité, la plupart des financements des universités... non, en fait, tout le financement vient de trois sources : d'abord, le gouvernement central, donc l'État, qui, comme on vient de le dire, est largement sous l'influence des élites économiques. Ensuite, il y a les chaires ou les projets de recherche, et parfois même des projets d'enseignement, qui sont financés par des particuliers fortunés ou par des entreprises. Et encore une fois, Raytheon ne va pas financer un cours marxiste, d'accord ? Ça, ça n'arrivera tout simplement pas.

## **#Pascal**

Ou alors...

## **#Andrey Ivanov**

Je suppose que le troisième niveau de financement, c'est quand l'université a simplement un partenariat public, qu'elle crée quelque chose ou qu'elle contribue à un projet, puis qu'elle vend de la propriété intellectuelle ou autre chose du genre. D'accord, mais au fond, qui va financer l'économie hétérodoxe — disons, l'économie hétérodoxe ?

## **#Pascal**

Personne. Donc, ils existent toujours.

## **#Andrey Ivanov**

Il y a plusieurs endroits aux États-Unis où on enseigne effectivement ça. Et là, on revient à... je crois que c'est l'Université d'Arizona, ou quelque chose comme ça, enfin bref, quelques établissements un peu méconnus, mais qui font un travail remarquable. Simplement, ce ne sont pas eux qui forment la majorité des diplômés qui finissent ensuite dans les sphères de décision politique. Du coup, on se

retrouve avec une sorte de relation un peu fermée, surtout entre les grandes universités, qui imposent un certain type de programme, notamment pour les étudiants de premier cycle, et parfois même pour les masters. Ces étudiants-là vont ensuite travailler dans des institutions financées par les banques centrales, les autres banques, les grandes entreprises, ou encore par l'État. Et donc, forcément, ils n'ont aucun intérêt à remettre en cause le système. Personne, à l'intérieur d'un système, quel qu'il soit, n'a envie de mettre ce système en danger. Personne ne va scier la branche sur laquelle il est assis.

## **#Pascal**

Ce qui crée ensuite cette situation où, dans ce qu'on appelle l'Occident politique — comme le dit Richard Sakwa —, on a énormément d'étudiants brillants, de diplômés, de docteurs. Et on a aussi des gens très instruits, qui ont fait toute leur scolarité, du primaire au secondaire. Mais tous... enfin, nous tous, on a été formés un peu dans le même moule, non ? Avec des limites, souvent, sur ce qu'on peut savoir, ou sur la manière dont on peut comprendre les choses. Le cadre qu'on nous donne est vraiment très solide, n'est-ce pas ? Et du coup, à quoi ça mène ? Ce qui me fascine, c'est que beaucoup de gens, dans l'Occident politique, ont une vision très, très cadrée de ce qui se passe en Ukraine. Et cette vision est très alignée sur les gouvernements, non ? Alignée sur Berlin, sur Paris, sur Washington, sur leur interprétation de la situation. Pardon... vous pouvez réagir à ça ? Oui ?

## **#Andrey Ivanov**

Pouvez-vous répéter la question, s'il vous plaît ? Désolé, j'ai été un peu distrait par le bruit. Ça arrive.

## **#Pascal**

D'accord. Donc la question, c'était à propos de ces cadres de pensée qu'on reçoit, non ? Par l'éducation, et tout ce qui va avec. La manière dont on apprend à comprendre le monde, surtout dans ce qu'on appelle l'Occident politique. Alors, comment se fait-il que tant de gens appliquent ensuite ces cadres d'analyse très rigides à la guerre en Ukraine, ou maintenant à la guerre en Iran ? Alors qu'on voit bien qu'il y a des problèmes dans le récit. Il y a des erreurs évidentes, flagrantes même. Et pourtant, une grande partie de la population — soixante, soixante-dix pour cent — préfère ignorer ces problèmes évidents et simplement reprendre les cadres imposés par Berlin, Paris et Washington.

## **#Andrey Ivanov**

Je pense que tout ça revient à notre nature humaine, avec tous les biais invisibles qu'on porte en nous, et toutes ces déviations par rapport à ce qu'on appelle, entre guillemets, la rationalité. On vit dans des bulles d'écho. Il y a le conformisme de groupe, non ? Si je me souviens bien, l'invasion de la Baie des Cochons, cette catastrophe, c'est un des meilleurs exemples de pensée de groupe. Vous

aviez des gens très, très intelligents dans la même pièce, et pourtant ils ont pris une très mauvaise décision. Pourquoi ? Parce qu'aucun d'entre eux, personne en fait, n'a été capable d'être assez fort pour proposer un point de vue différent, ou simplement contredire le consensus du groupe.

Et ça en arrive même au point où on commence à se censurer soi-même. Donc, il y a plusieurs façons de réagir à ça. Mais pour la grande majorité des gens, ils ne... enfin, je vais le dire autrement. Moi, personnellement, je suis passé d'un nationaliste ukrainien plutôt modéré — en gros, le russe est ma langue maternelle, pas l'ukrainien — mais je disais quand même que, oui, tout le monde en Ukraine devrait parler ukrainien. Parce que, même si la grande majorité... enfin, de loin la grande majorité... Bref, autre chose, c'est un petit aparté : l'institut Gallup avait fait un sondage en deux mille neuf, ou quelque chose comme ça, donc pas si longtemps que ça.

Et comme il y a beaucoup de sondages en Ukraine sur la question de la langue principale, d'accord ? Mais ce que Gallup a fait, c'est un peu différent. Ils n'ont pas vraiment posé cette question, ou peut-être qu'ils l'ont fait, mais le plus important, c'est qu'ils ont proposé deux versions du questionnaire : une en ukrainien et une en russe. Et ils ont laissé les gens choisir eux-mêmes à laquelle ils voulaient répondre. Voilà. Et c'était un sondage représentatif de l'ensemble du pays. Environ quatre-vingt-trois pour cent des personnes ont choisi le questionnaire en russe.

## **#Pascal**

Utiliser le questionnaire russe, même si ensuite ils disaient : « Oui, l'ukrainien est ma langue principale » ou quelque chose comme ça. Oui, oui, d'accord.

## **#Andrey Ivanov**

Ce qui correspond à ce que j'ai vécu en Ukraine. Les choses ont changé depuis, mais je garde encore le contact avec certaines personnes, j'ai de la famille là-bas. Mais mon expérience, comme je l'ai déjà dit, c'est que, en grandissant, je n'entendais pratiquement jamais parler ukrainien. Oui, je viens d'une région majoritairement russophone, mais même en voyageant à travers l'Ukraine, j'entendais très rarement la langue. Et puis, il y a un autre point : mon meilleur ami, enfin, celui qui l'était encore en deux mille neuf, mon ami d'enfance... Aujourd'hui, on se retrouve de part et d'autre des barricades dans ce conflit, et on ne se parle plus. Mais... sa femme travaille pour l'USAID, donc, sans surprise, ça explique assez bien les positions qu'il défend.

Mais il a dit qu'en deux mille neuf, il travaillait pour l'une des organisations sociologiques, un institut de recherche à Kiev, et qu'ils avaient reçu une commande. C'est comme ça que je m'en souviens, d'accord ? Donc, à l'époque, ils avaient été mandatés par une ONG pour mener une étude sur les attitudes en Ukraine concernant certains aspects des relations avec la Russie. Et l'une des choses qu'ils ont découvertes, c'est qu'environ soixante-trois pour cent — je crois que c'était pour l'ensemble du pays, mais peut-être que c'était seulement dans l'est, je ne suis pas sûr — en tout cas, une grande partie, plus de la moitié des Ukrainiens, si on leur avait donné le choix de rejoindre la Russie

dès le lendemain, auraient voté oui. Ils ont ensuite présenté cette étude à l'ONG qui l'avait commandée. Et l'ONG a répondu : non, ça, on ne peut pas le publier.

Et voilà, cette étude s'est arrêtée là. Elle n'a jamais été publiée. Mais comme c'était un grand institut de recherche, spécialisé dans ce genre de questions, je n'ai aucun doute que c'était bien le cas. Et comme je le disais, lui, il prend en fait une position différente dans ce conflit. Bref, en abordant ce conflit sous cet angle-là... moi, là où j'étais, je ne m'attendais pas du tout à une guerre en deux mille vingt-deux. Et quand c'est arrivé, ça m'a vraiment frappé. Comme je ne pouvais rien faire concrètement, la seule chose que je pouvais faire, c'était de chercher à comprendre. Alors j'ai commencé à faire des recherches. Et j'ai volontairement évité les médias russes, parce que je ne voulais pas être influencé par leur récit, leur propagande, peu importe. Du coup, je me suis tourné vers les médias occidentaux, et j'ai beaucoup, beaucoup creusé.

Je passais probablement, je sais pas, une quarantaine d'heures par semaine en dehors de mon travail. Je dormais pas beaucoup, mais je faisais ça pendant des mois et des mois... Ah, c'était aussi les années post-Covid, et puis bon, le travail n'était pas vraiment très intense à ce moment-là. Donc j'ai passé beaucoup de temps là-dessus. J'ai essayé de lancer mon podcast, qui, pour différentes raisons... enfin, avant ça, j'y travaillais déjà pas mal. Et puis, en gros, j'ai changé de cap, parce que tout ça demandait beaucoup d'énergie, beaucoup de capital émotionnel. J'ai passé des mois à bosser quasiment à plein temps à enquêter là-dessus, à analyser les évolutions dans les médias occidentaux.

En gros, j'ai pris, disons, le New York Times — j'étais abonné à l'époque — et j'ai regardé comment ils présentaient le récit en deux mille quatorze, puis jusqu'en deux mille vingt-deux, et comment ça avait évolué, tu vois ? Donc, c'était un peu mon type d'analyse : je me disais, bon, on ne peut pas vraiment dire que c'est de la propagande ou quoi que ce soit, parce que je te montre les médias dits « respectables », la même publication, et la façon dont leur discours a changé. Et surtout, il y a eu un changement tellement radical après février deux mille vingt-deux que, franchement, c'est soit ils racontaient n'importe quoi avant, soit c'est maintenant qu'ils racontent n'importe quoi.

Mais les deux choses ne peuvent pas être vraies. Parce qu'ils ont publié un article, je crois que c'était début février, qui disait quelque chose comme : les nationalistes ukrainiens pourraient poser problème, pas seulement pour les Russes. Dans cet article, ils expliquaient que les nationalistes ukrainiens menaçaient en quelque sorte les responsables politiques ukrainiens, soit pour les pousser vers la guerre, soit pour les dissuader d'éviter le conflit. Et puis, en mars, ils publient un tweet disant que les néonazis ukrainiens sont une invention de la Russie. D'accord ? Donc, les deux choses ne peuvent pas être vraies. Soit il y a des nationalistes ukrainiens qui représentent une menace pour la paix, soit c'est une invention de la Russie. Les deux à la fois, ce n'est pas possible.

Alors, quand on regarde tout ça, j'en suis arrivé à une conclusion particulière, une sorte de point de vue que je considère comme plus objectif sur le conflit. En gros, j'en suis venu à penser que la position de la Russie est plus proche de la réalité... enfin, disons qu'ils mentent moins, pour le dire simplement. Les deux camps mentent, bien sûr, mais le camp occidental est complètement dans le

déni sur beaucoup de choses. J'ai passé entre six et neuf mois à faire des recherches à plein temps sur ce sujet. Qui a ce genre de temps ? Personne. Si je l'ai fait, c'est parce que j'y suis émotionnellement impliqué. Si on ne fait pas ce travail-là... enfin, il y a des gens comme Ivan Katchanovski, par exemple, qui étudie tout ça, c'est son métier. C'est un chercheur, il fait ça pour vivre. Et il y a aussi d'autres personnes, beaucoup d'universitaires, en fait.

## **#Pascal**

Nicolai Petro et d'autres, oui.

## **#Andrey Ivanov**

Oui, exactement. Les gens normaux n'ont pas le temps, donc ils doivent forcément s'appuyer sur des raccourcis. Et ces raccourcis, surtout aux États-Unis, sont malheureusement très partisans. En fait, j'ai écrit un petit texte là-dessus, dans ma dernière newsletter, qui s'appelle \*Home Teams and Halos\*. J'y ai regardé des travaux universitaires sur la façon dont les électeurs s'appuient de plus en plus sur les signaux partisans de leur parti préféré. Par exemple, les démocrates écoutent ce que dit Biden, ou Obama. Peut-être un peu moins Biden aujourd'hui, mais ils écoutent toujours Obama. Les républicains... allez savoir... ces derniers temps, c'est surtout ce que dit Trump. Donc, si on s'identifie à tel ou tel parti, et que ce parti dit quelque chose... eh bien, dans le cas de l'Ukraine, tout ça n'a en réalité aucun effet sur les Américains.

Oui, donc directement. Peu importe ce que quelqu'un disait, ils allaient écouter ça. Et puis, j'ai aussi interviewé un professeur américain, Oliver Boyd-Barrett, d'ailleurs. Je l'ai rencontré il y a quelques années. C'est professeur émérite à la Bowling Green State University, et il tient une lettre d'information sur ces sujets, qui s'appelle \*Empire Communications and NATO Wars\*. Il est spécialiste de la propagande de guerre. C'est un professeur en médias, et il s'est intéressé à ce domaine, je crois, depuis la première ou la deuxième guerre d'Irak. Donc ça fait vingt ou trente ans — il est émérite maintenant — mais depuis vingt ou trente ans, il s'est vraiment spécialisé dans la propagande de guerre. Et il m'a beaucoup appris sur la façon dont les médias participent à la propagande. Le titre de cet épisode du podcast, c'est \*La propagande dans sa forme la plus innocente\*.

Et la propagande, même dans sa forme la plus innocente, c'est simplement la question de savoir à qui on donne du temps d'antenne. Par exemple, dans le conflit en Ukraine, Zelensky est au premier plan. Il donne des interviews aux médias, et ainsi de suite. Du coup, beaucoup de gens en Occident ont évidemment l'idée fautive — et c'est bien une idée fautive — que Zelensky représente l'Ukraine, que ce qu'il dit est partagé par la majorité des Ukrainiens. Personne ne va aller interviewer quelqu'un du Donbass, qui est tout aussi ukrainien, voire plus ukrainien que Zelensky, mais qui se trouve en gros de l'autre côté du conflit du Maïdan. Et si on remonte à deux mille quatorze, au coup d'État du Maïdan — parce que c'en était un —, tous ceux qui s'y opposaient n'ont tout simplement pas eu droit à la parole. Et donc, c'est comme s'ils n'existaient pas.

On voit la même chose avec l'Iran en ce moment. À la télévision néo-zélandaise, toutes les personnes qu'on invite à parler viennent de la diaspora la plus extrême. Et quand elles évoquent leurs proches en Iran, ce sont toujours ceux qui ont participé aux émeutes, pendant... enfin, vous voyez ce que je veux dire. On a l'impression que tout le monde là-bas attend juste d'être libéré, et ainsi de suite. Est-ce que ces gens existent ? Oui. Est-ce qu'ils sont majoritaires ? Non. En Iran, ils sont clairement minoritaires. Mais ce sont eux qu'on met à l'antenne en Nouvelle-Zélande. Du coup, on repart avec l'idée que, mon Dieu, c'est un régime tellement brutal, que personne ne le soutient, que les gens ont juste peur de sortir, et tout ça... alors que ce n'est pas vrai. C'est la même chose avec l'Ukraine.

## **#Pascal**

En ce sens, il faut quand même reconnaître quelque chose au monde politique occidental : il a vraiment réussi à créer une machine de propagande très, très organique, non ? Ce n'est pas seulement que la propagande elle-même paraît innocente, comme vous venez de le dire, et convaincante. C'est aussi que les gens qui la produisent sont persuadés qu'ils ne font pas de propagande. C'est ça qui est fascinant. C'est une propagande honnête, des deux côtés. Et justement, c'est ce qui la rend extrêmement efficace. Parce que si on compare ça à ce qu'on sait de la propagande en Union soviétique, on comprend que beaucoup de gens, sur le terrain, savaient très bien que ce qu'ils lisaient dans la Pravda, c'était surtout ce qu'ils étaient censés croire.

Et, vous savez, les gens comprenaient très bien comment le jeu fonctionnait. Et on pouvait même s'en servir, non ? Les chercheurs utilisaient les analyses de la Pravda pour déduire quels étaient les objectifs politiques du moment au Kremlin, au-delà de ce que les dirigeants eux-mêmes disaient. Donc, c'était un outil utile, parce qu'on savait qui comprenait quoi. Mais dans l'Occident politique, on n'a pas ça, n'est-ce pas ? On a des menteurs sincères et des moutons sincères, qui finissent par créer une bulle sincère... mais qui reste, au final, profondément propagandiste.

## **#Andrey Ivanov**

C'est vrai. Même si, dans les années quatre-vingt, je pense qu'on nous aurait clairement considérés comme des dissidents. Ma famille était libérale. J'étais l'un des deux seuls élèves de ma classe à ne pas porter de cravate rouge dans l'uniforme de l'école. Donc, je ne faisais pas partie du groupe de jeunesse communiste. Mais, quand je repense à ce qu'on nous disait à l'époque, et que je regarde ça avec un peu de recul, après avoir vécu la plus grande partie de ma vie en Occident, je me dis que, finalement, ce qu'on nous racontait semblait plus juste que ce qu'on présente en Occident. Franchement, je dois dire que je pense que ce qu'on nous disait était en réalité plus proche de la vérité que l'autre version.

## **#Pascal**

Je trouverais ça fascinant si on lançait quelques études qui chercheraient vraiment, tu vois, à évaluer les affirmations sur la réalité, par exemple celles de l'Union soviétique des années soixante, et à les comparer avec ce qu'on sait aujourd'hui. Essayer de voir ce qui, concrètement, a fonctionné, et ce qui n'a pas marché. Mais bon, ce serait aller un peu plus loin que prévu. N'empêche, ce serait passionnant, oui. Enfin, pour revenir à ce que tu disais sur la réussite, ça me rappelle, euh... je crois, une anecdote à propos de... euh...

## **#Andrey Ivanov**

La vie de Chomsky... Et Chomsky, c'est un personnage problématique, disons-le. Mais fascinant, vraiment fascinant. Cela dit, ça ne veut pas dire qu'il n'a pas fait de choses positives. En fait, je pense que, dans mon propre parcours — même si je l'ai dépassé depuis — il a été la bonne voix, au bon moment, pour me pousser dans une autre direction, celle où je me suis développé. Donc je pense qu'on peut à la fois reconnaître sa relation compliquée avec Epstein et d'autres affaires, mais aussi lui accorder le mérite qui lui revient, sur certains points. Bref, il était en train d'être interviewé par quelqu'un, peut-être un rédacteur du New York Times, ou alors de la BBC, ou de CNN, et il parlait du fait que, eh bien, ils participent à de la propagande.

Et l'éditeur lui a dit : « Mais enfin, tu crois vraiment que je mens, que je pousse un agenda particulier ? » Et Chomsky a répondu : « Non, ce n'est pas comme ça que ça marche. Moi, je suis convaincu que tu crois sincèrement à ce que tu dis. C'est tout à fait authentique. Mais tu ne serais pas assis ici, tu n'aurais pas été promu à ce poste, si tu avais eu une autre opinion. » Donc, le simple fait que tu sois arrivé à cette position m'en dit déjà beaucoup. Et pour moi, encore une fois, tout ça, c'est une question d'incitations, de systèmes. Ce n'est pas une question d'individus.

En fait, ce que je voulais dire, c'est que... la façon dont on s'est connectés, c'est quand j'ai écouté pas mal de gens, certains invités dont je respecte certains points de vue. Mais ensuite, quelqu'un dit quelque chose, comme Stas, dans le podcast — Krapivnik — il y a quelques épisodes, qui disait que les États-Unis, enfin, le cabinet de Trump, n'était pas rationnel, non ? Et puis, il y a eu d'autres invités dans le podcast. Et encore une fois, ce n'est même pas à propos de toi. C'est plutôt, disons, à propos du juge Napolitano et de tout son entourage. Et beaucoup d'entre eux — que j'écoute aussi, d'ailleurs, et dont je respecte les propos — mais beaucoup disent des choses du genre : « On s'est éloignés de ce que c'était avant, maintenant c'est autre chose. » Et c'est autre chose à cause, je sais pas, des Caraïbes, ou peu importe. Il n'y a jamais vraiment de reconnaissance que c'est peut-être à cause de certaines personnes, ou à cause de certains lobbys.

On ne reconnaît jamais que le système est ce qu'il est, et qu'en réalité, il est conçu pour faire exactement ça. Ce qui semble être une anomalie, en fait, ne l'est pas. Je vois beaucoup plus clairement aujourd'hui les liens qui traversent la politique étrangère américaine depuis la chute de l'Union soviétique. C'est différent, bien sûr, mais même avant cette période, on voyait déjà cette logique. Et si c'est différent maintenant, c'est parce qu'il n'y a plus de contrepoids. Je pense que la guerre froide était en réalité plus équilibrée, parce que chaque camp craignait et respectait l'autre.

Et même s'il y a eu des conflits, comme au Vietnam, en Corée du Nord, et d'autres encore, les règles du jeu étaient comprises, et il y avait un équilibre. Après mille neuf cent quatre-vingt-onze, cet équilibre a disparu. Mais ce n'est pas que quelque chose a changé fondamentalement.

C'est juste qu'il y a eu... enfin, la seule chose qui a changé, c'est l'absence de contrepoids. Ce n'est pas que les gens ont changé. Les objectifs des gens n'ont pas changé. Les objectifs du système, les incitations du système, n'ont pas changé non plus. Tout est resté pareil. Et, d'une certaine manière, tout ça a abouti à Trump. Mais Trump, ce n'est pas un décideur. C'est le symptôme de tout ce processus. Oui. Et je dirais même qu'il y aurait toujours eu un Trump. Il y aurait toujours eu une confrontation — appelez ça la Troisième Guerre mondiale, peu importe. Donc, il y aurait forcément eu une escalade. L'histoire avec l'Iran, ce n'est pas quelqu'un qui s'est levé un matin en décidant de bombarder l'Iran. Rien de tout ça n'aurait été possible sans des décennies de préparation. C'est une stratégie qui s'étale sur plusieurs décennies. Et la statistique en elle-même, c'est une entreprise colossale.

## **#Pascal**

C'est quelque chose que Brian Berletic ne cesse de rappeler, non ? Ce n'est peut-être pas la flèche de l'histoire, mais plutôt le système sous-jacent, celui qui oriente tout dans cette direction, et qui agit en ce sens, non ? Alors, ma question principale, c'est : quelle est la couche la plus fondamentale, celle qui explique toutes les autres ? Moi, je vois ça un peu comme un système d'exploitation sur un ordinateur. Pour qu'on puisse utiliser, disons, une nouvelle appli d'intelligence artificielle qu'on vient d'installer, il y a en dessous des couches et encore des couches, jusqu'à arriver au noyau, et ainsi de suite, pour que tout fonctionne.

En ce moment, quand on parle du système de fonctionnement de l'Occident, l'une des couches fondamentales, à mon avis, c'est le colonialisme. Mais ensuite, il y a les chercheurs marxistes qui diront que le colonialisme lui-même peut s'expliquer comme une conséquence du capitalisme. Donc, si on utilise la lutte des classes et tout ce qui va avec, on peut en fait montrer que le colonialisme fait partie intégrante du fonctionnement même de ce système. Et tout en haut de cette logique, ce qu'on pourrait voir comme un bug — ou quelque chose qui ressemble à un bug, comme Donald Trump — est en réalité une caractéristique du système tout entier, celle qui le fait tourner, non ?

## **#Andrey Ivanov**

Eh bien, je suis arrivé à la conclusion que la lutte des classes explique en fait beaucoup de choses. Et franchement, elle les explique bien mieux que d'autres approches. On a déjà parlé du volet économique, non ? De la pensée économique dominante qui soutient l'Occident, c'est-à-dire l'économie néoclassique. Et je crois avoir montré, en tout cas pour moi c'est clair, que ça ne fonctionne pas. Toutes ces théories sont un peu des théories de pacotille, qui décrivent une réalité qui n'a rien à voir avec la nôtre.

## **#Pascal**

Non, non, non. Ça explique la réalité à laquelle il faut croire pour que le système fonctionne. C'est ce que ça fait. Donc oui, ça remplit ce rôle, mais ce n'est pas vraiment le système en lui-même. Non.

## **#Andrey Ivanov**

Ah, ça me fait penser à quelque chose. J'ai vu sur X quelqu'un qui défendait une idée — et je crois que c'était publié dans le Washington Post, il y a quelques jours — où la personne disait, littéralement, qu'il fallait obliger tout le monde à étudier l'économie, parce qu'on aurait un problème : les jeunes ne croient plus que le capitalisme fonctionne. C'est... voilà.

## **#Pascal**

Mais ça, encore une fois, c'est très honnête. Oui, non, exactement. Mais pourquoi est-ce qu'ils pensent que c'est comme ça ?

## **#Andrey Ivanov**

Est-ce que ça a vraiment un lien avec leur réalité vécue ? Peut-être qu'au quotidien, ils voient les choses se dégrader, qu'ils vivent moins bien que leurs parents, et qu'ils n'ont pas accès à l'emploi, par exemple. Et là, on leur dit : non, non, non, dans la vraie vie, tout va bien. Il faut juste leur apprendre à voir les choses autrement, pour qu'ils comprennent que ce qu'ils vivent, en fait, c'est le meilleur des mondes possibles.

## **#Pascal**

Oui, et plus fermement. Il faut l'enseigner plus fermement, pour que les gens comprennent vraiment ce en quoi ils croient. C'est un peu comme Tucker Carlson l'autre jour. Il a vraiment démonté, tu vois, ce genre de choses... Il s'est demandé : qu'est-ce qu'un dogme aujourd'hui ? Il a creusé cette question. Il a dit, voilà, on est dans les années deux mille vingt, on a notre version moderne de l'endoctrinement. L'un de ces dogmes, c'est l'économie. Un autre, c'est la question de ce qu'est, ou de ce qui n'est pas, l'antisémitisme. Je veux dire, le pays qu'on ne peut pas attaquer, qu'on ne peut pas critiquer, la religion qu'on ne peut pas critiquer... Ce sont les dogmes du moment. Et sociologiquement, ils fonctionnent exactement comme les dogmes du passé. On les habille simplement avec les mots des années deux mille vingt.

## **#Andrey Ivanov**

Alors, il y a plusieurs choses que je voulais aborder aussi... plus précisément, passons à autre chose... juste le temps que je regarde mes notes. Donc, premièrement, je... enfin, passons-les en revue, et je pense que ce sera plus clair sur les points sur lesquels, à mon avis, il faut qu'on

réponde. Je pense que chaque fois que quelqu'un dit quelque chose du genre : « Ces gens ne sont pas rationnels », ou bien : « Il faut revenir au libéralisme », peut-être au sens classique du terme, ou encore : « Ce comportement est absurde parce qu'il va à l'encontre des intérêts américains », ou : « Ça ne profite pas aux Américains », ou : « Ça ne profite pas à tel ou tel groupe »... eh bien, je pense qu'il faut, qu'on doit, contester toutes ces affirmations. Y compris, euh, dans le domaine de la géopolitique, l'école rationaliste de Mearsheimer. Voilà. Bon, passons-les rapidement en revue. Je peux continuer plus longtemps, d'ailleurs, c'est comme vous voulez. Oui.

## **#Pascal**

J'ai une contrainte à cinq minutes après, mais allons-y. Parfait, on a dix minutes.

## **#Andrey Ivanov**

Euh, parlons un peu de la rationalité. D'accord. Donc, euh, des gens disent, enfin, Stas dit : « Oh, Pascal, si on avait affaire à des acteurs parfaitement rationnels... » Bien sûr, bien sûr, si on avait affaire à des acteurs rationnels, cette guerre n'aurait jamais commencé. D'accord. Alors, la définition de la rationalité, c'est... enfin, il y en a plusieurs. On peut prendre la définition économique, ou une autre. Mais si on regarde du côté de l'économie, on trouve quelque chose comme : un processus de décision où les individus cherchent à maximiser leur utilité ou leur bénéfice subjectif, en fonction de leurs préférences et des informations dont ils disposent. D'accord. Donc, si vous pensez que ces gens sont irrationnels, ça veut dire qu'ils ne maximisent pas leur utilité ou leur bénéfice subjectif selon leurs préférences et les informations disponibles. Maintenant, est-ce qu'on pense vraiment que ces gens, là, qui s'engagent dans tout ça, ne cherchent pas à maximiser leur propre bénéfice ?

Franchement, c'est une proposition absurde. Je pense qu'ils optimisent très bien leurs propres avantages. Simplement, ce ne sont pas les avantages que vous pensez qu'ils devraient chercher à maximiser, comme, par exemple, s'occuper du pays, et tout ça. Mais nulle part dans cette définition il n'est dit qu'ils doivent s'occuper du pays. Parce que, au fond, qui prend les décisions ? Quelle est leur analyse coûts-bénéfices ? Vous croyez vraiment que ces acteurs ne défendent pas leurs propres intérêts ? Bien sûr que si. Moi, je pense qu'ils sont hyper rationnels. Très rationnels, même. Et le plus gros problème dans tout ça, c'est que, justement, des phrases comme « cette guerre n'est pas dans l'intérêt de l'Amérique » sont complètement à côté de la plaque, parce qu'elles passent à côté du vrai sujet. L'Amérique, ce n'est pas elle qui prend les décisions.

## **#Pascal**

Hum hum.

## **#Andrey Ivanov**

Le contribuable américain moyen, et j'ai déjà cité les études là-dessus, souffre clairement non seulement de ça, mais en fait de la plupart des politiques américaines. Mais ça n'empêche pas ces politiques d'être adoptées. Pourquoi elles le sont ? Parce que tout le monde se fiche complètement du contribuable américain moyen. Oui, absolument.

## **#Andrey Ivanov**

Parce que, clairement, s'occuper de son propre portefeuille comptait plus pour elle que de faire adopter des lois qui profiteraient au contribuable américain moyen. Alors, quand on parle de guerre, aucun haut responsable américain n'a jamais été poursuivi pour crimes de guerre, et il ne le sera pas. Aucun président n'a subi de conséquences pour les guerres qu'il a déclenchées.

## **#Pascal**

Donc, pour eux, c'est tout à fait logique de faire la guerre.

## **#Andrey Ivanov**

Exactement. Et beaucoup ont été célébrés. Barack Obama a été célébré, mais au fond, il a commencé de la même façon. Il a bombardé le même nombre de pays que Donald Trump pendant son deuxième mandat. Et pourtant, il est toujours célébré. Donc on peut très bien avoir un système où la grande majorité — oublions même les contribuables, d'accord ? — la grande majorité des entreprises souffrent. Parce qu'encore une fois, la plupart des entreprises aux États-Unis sont des petites et moyennes entreprises. Personne n'en a rien à faire d'elles. Quand on a BlackRock, qui possède à peu près tous les monopoles du pays, il suffit d'écouter un tout petit nombre de personnes, très puissantes, très riches, ou de grandes entités, et à ce stade, le reste n'a presque plus d'importance.

Parce qu'aux États-Unis, ils ont adopté... je ne me souviens plus du nom exact... mais en gros, ils ont voté une loi qui met les entreprises sur le même plan que les individus, ce qui leur permet de faire du lobbying et de financer des campagnes électorales. Donc, peu importe qu'on parle de grandes entreprises ou de milliardaires. D'accord. Si des intérêts puissants aux États-Unis profitent de la politique étrangère américaine, et qu'aucun responsable gouvernemental ne subit jamais les conséquences de ces décisions, mais en retire au contraire les avantages, comment peut-on dire que ces gens ne sont pas rationnels ?

## **#Pascal**

Oui. Non, non, non. Tu as tout à fait raison. Franchement, ton point est très, très juste. Et puis, quand on parle de Mearsheimer, à chaque fois qu'il dit que c'est irrationnel, que ça n'a aucun sens... En réalité, ce qu'il veut dire, c'est : « ça n'a pas de sens selon ma façon de comprendre comment ces

acteurs devraient se comporter». Donc, c'est plutôt une crise du rationalisme, ou de la théorie réaliste offensive, ou encore de la manière dont on pense que tout ça fonctionne, plutôt qu'une véritable crise du rationalisme.

## **#Andrey Ivanov**

Alors, on en arrive à la question de fond : qu'est-ce qu'un État, au juste ? Oui. Et je pense que c'est un point vraiment, vraiment important, que les libéraux, encore une fois, se trompent souvent à comprendre. Parce qu'ils considèrent soit l'État comme un acteur, ce qu'il n'est pas — un État ne prend pas de décisions, ce sont des êtres humains qui le font, avec leurs propres objectifs — soit, dans la vision libérale classique, ils voient l'État comme une sorte d'arbitre neutre. Vous savez, cette idée qu'il existe un contrat social, que les gens, selon la pensée de John Locke, acceptent d'être gouvernés, et ainsi de suite.

Et même, je crois que Locke avait prévu quelque chose là-dessus, une sorte de clause qui justifiait les révolutions. En gros, si les élites ne servent plus le peuple, il faut se révolter, quelque chose comme ça. Mais je crois que Hume, lui, disait qu'il était contre cette idée. Donc, si on regarde ça, oui, on comprend pourquoi on peut croire à tout ça. C'est ça, le point. C'est le même problème avec tous les libéraux qui, à un moment, se sont dit : «Il y a quelque chose qui ne va pas.» En général, c'est... et c'est justement le problème des libéraux russes. C'est aussi le problème de ma génération, et de celle d'un peu avant, qui ont cru à toutes ces bêtises, et qui, au fond, ont laissé Eltsine vendre, ou même offrir, les ressources d'un immense pays à des intérêts financiers étrangers.

Franchement, même Poutine est un libéral. Il a simplement été poussé par la version russe des conservateurs à faire certaines choses, mais au fond, ses penchants sont du même ordre. Et je sais que beaucoup de Russes me tomberaient dessus pour dire ça, mais ses inclinations sont en réalité une sorte de prolongement de l'époque Eltsine. Le fait qu'il y ait eu une passation pacifique, et qu'il n'ait jamais poursuivi Eltsine, ça en dit long, je trouve. Mais bon, encore une fois, Poutine agit à l'intérieur d'un système avec plusieurs forces différentes. Ce n'est pas juste une seule personne qui décide de tout.

## **#Pascal**

Oui. Oui.

## **#Andrey Ivanov**

Bref, tout ce discours libéral pose vraiment problème. Si on y réfléchit du point de vue marxiste, l'idée, c'est que l'État est fondamentalement un outil de répression d'une classe contre une autre. Et franchement, toutes les preuves vont dans ce sens. Donc, le rôle de l'État dans la société, c'est quoi ? Pour les libéraux, c'est une garantie limitée des droits et de la propriété. L'État, pour eux, c'est cette garantie restreinte des droits et de la propriété. Alors que pour les marxistes, c'est un

instrument de répression d'une classe sur une autre. Donc, entre ces deux visions, si on regarde ce qui se passe avec l'ICE, ou en fait avec à peu près tout, laquelle de ces deux visions colle le mieux à la réalité ?

## **#Pascal**

Si on regarde l'Ukraine, on voit bien comment l'État est devenu un simple outil pour faire passer l'argent dans les poches de certains, tout en envoyant les classes populaires, toutes ces personnes gênantes qui voudraient simplement la paix, directement dans la machine à broyer, où elles disparaissent et cessent d'exister. Et maintenant, l'État allemand, et d'autres encore, vont même participer à ce processus. C'est magnifique, vraiment. Une belle machine qui produit des profits d'un côté, et de la chair, disons, de l'autre. Comme ça, tout reste calme, silencieux, et tout va bien pour ces classes-là. Oui, je veux dire, ça explique beaucoup de choses.

## **#Andrey Ivanov**

Donc, si on réfléchit sous cet angle, beaucoup d'actions commencent à avoir du sens. Même jusqu'au point où, vous savez, les pays européens, au niveau de l'Union européenne, en gros les intérêts économiques européens, ont décidé que les États individuels étaient, disons, devenus un peu sans importance, ou en tout cas plus très intéressants pour eux. Et qu'ils préféraient agir à travers cette structure, disons, supranationale. Et c'est normal, en fait, que les intérêts économiques fassent ça. C'est un peu comme à l'époque où, pour les entreprises, c'était utile d'avoir un État, pendant la montée du capitalisme, puis après la Révolution industrielle, avec l'essor de l'impérialisme. Les intérêts économiques britanniques avaient besoin de l'Empire britannique pour aller sur le terrain, pour accéder aux marchés et aux ressources.

Et d'ailleurs, l'impérialisme, c'est un sujet sur lequel je me trompais avant. Ce n'est pas seulement une question d'extraction de ressources quelque part. C'est aussi, et sans doute encore plus important, une question d'accès aux marchés. Quand on devient monopoliste sur un marché, comme c'était le cas dans l'Empire britannique, la Nouvelle-Zélande avait des accords préférentiels basés sur la technologie britannique. C'était pareil pour l'Inde, et pour d'autres. En gros, chaque colonie devait acheter les produits avancés à la métropole et ne pouvait pas vraiment décider par elle-même. Donc cet accès aux marchés était aussi important, voire plus important, que l'accès aux ressources.

Alors, une fois qu'on se rend compte que les États vous interdisent en fait de faire ça, on commence à regarder des institutions comme l'Union européenne. Et là, on peut se débarrasser, disons, de la logique d'un État allemand ou de n'importe quel autre État. Et je ne dis même pas que je suis pour ou contre l'État. Comme je le dis souvent, il faut simplement comprendre ce que c'est, pourquoi c'est important, ou pourquoi certains intérêts puissants, souvent financiers, agissent derrière tout ça. Et à ce moment-là, beaucoup de choses deviennent plus claires. On comprend mieux pourquoi certaines choses se passent exactement comme elles se passent.

## **#Pascal**

On devra continuer cette discussion dans un autre podcast, parce que je dois vraiment y aller. Mais le fait est que, oui, prendre le marxisme comme système d'exploitation, comme le noyau de ce système, c'est peut-être le bon point de départ pour comprendre et intégrer ces différents points de vue. Y compris l'argument de Brian Berletic sur la trajectoire de la puissance américaine, et tout ce qui en découle comme hypothèse de fond. André, il faut qu'on poursuive cette discussion, parce que je trouve ça vraiment, vraiment important d'aller plus loin là-dedans. Pour les gens qui veulent te suivre, ils doivent aller où ?

## **#Andrey Ivanov**

[www.business-games.ai](http://www.business-games.ai), c'est mon site. Il y a aussi plein d'autres liens vers le podcast. Business Games, c'est le nom du podcast. Et on peut aussi me trouver sur X, sous Business Games AI, je crois.

## **#Pascal**

Je vais m'assurer que tu m'envoies ces liens par e-mail. Je les mettrai dans la description juste en dessous, et on reprendra cette discussion dans quelques semaines. Merci beaucoup, Andrei. Avec grand plaisir. Merci beaucoup.

## **#Andrey Ivanov**

Merci. Vous faites vraiment un excellent travail, d'ailleurs. On ne le dit jamais assez. J'aurais dû le dire dès le début, mais je le dis maintenant. Merci.

## **#Pascal**

Pas besoin de compliments, mais j'apprécie quand même. En fait, on a toujours besoin de compliments. Merci, Andrei. À bientôt. Salut.